

Séance du 15 novembre 2010

Médecins de Molière et médecins de Proust

par Régis POUGET

Il est un exercice périlleux, semé de pièges, d'embûches et de chausse-trappes que de s'essayer à une analyse sérieuse d'une période passée, en conservant et en utilisant les systèmes de pensée, d'écriture et d'expression d'aujourd'hui.

Seuls de véritables historiens peuvent s'y aventurer. Aussi mon propos ne sera-t-il qu'un survol de la question, persillé de quelques observations et réflexions. Il est facile de refaire l'histoire à laquelle on n'a pas participé. Les spectateurs modernes d'un événement sportif obtiennent depuis les tribunes plus de victoires qu'il n'en ont obtenu quand ils étaient en scène.

Que dire de l'inconscience à parler de Proust, même dans le domaine très restreint de ses personnages médecins, après tant d'autres auteurs, dont notre confrère, collègue et ami le professeur François-Bernard Michel qui m'a aidé de ses conseils

Qu'y a-t-il de commun, à deux siècles de distance entre ces personnages de Molière et ceux de Proust ?

Le rapprochement a eu de si nombreux précurseurs que nous ne souhaitons, après avoir comparé la manière de se comporter des deux groupes, qu'essayer d'établir leur motivation commune. Par motivation, nous entendons le processus inconscient qui sous tend, anime et dirige les comportements des êtres humains.

Notre plan se déroulera en trois parties. La première consacre à Molière et la deuxième consacrée à Proust seront divisées, en trois parties : la médecine au temps de chacun des deux auteurs, l'opinion des contemporains sur les médecins et les médecins dans leur œuvre.

La troisième partie essayera de présenter ce qui est commun aux deux groupes de médecins.

La médecine au XVII^e siècle

Ce siècle, contrairement à une opinion souvent répandue, est, en recherche médicale une période féconde.

C'est au cours de ce siècle que fut découverte la grande circulation du sang par Harvey (1615) suivant au siècle précédent de Michel Servet (1511-1553), celle de la lymphe par Pecquet (1647) et que Fagon réussit l'opération de la fistule de Louis XIV.

Antoine Van Leeuwenheck (1632-1723) grâce à un microscope qu'il avait aménagé, découvrit les capillaires et les bactéries et observa que le sang noir devenait rouge en passant par les poumons. Il tenta les premières transfusions sanguines, ainsi qu'à Montpellier le fit Jean-Baptiste Denis.

Louise Bourgeois (1564-1644) met en place un enseignement pour les sages-femmes, tandis qu'en Angleterre, Chamberlen met au point les forceps.

En 1673 Reinier de Graaf (1641-1673) et Sténon (1638-1686) identifient les follicules ovariens et que Malpighi décrit les cellules chez l'homme.

Même si ces progrès ne furent pas suivis d'une semblable évolution dans la pratique médicale quotidienne, il y eut comme de tout temps des médecins compétents, honnêtes, conscients de leurs limites et soucieux de leurs malades

Le docteur Armand Mauvilain, ami de Molière, préconisait l'usage de médecines moins agressives telles que la musique, le chant, la danse, ce qui lui valut d'être rejeté de l'Académie de médecine par deux fois. François Bernier, autre ami de Molière, autre informateur sur la médecine et les médecins pratiquait dans le même esprit.

Guénaut, médecin d'Anne d'Autriche n'avait pas hésité à utiliser du vin mêlé d'une substance métalloïde utilisée pour la première fois par un médecin génois Sébastien Badano, appelée antimoine, le 8 juillet 1658 sur son malade le plus illustre, le Roi Louis XIV, atteint d'une intoxication alimentaire au siège de Bergues (Nord) et qui traité jusque là par des confrères était dans un tel état qu'on lui avait administré les derniers sacrements

Fagon (1638-1718) dont il sera beaucoup question, était réputé pour son honnêteté intransigeante, son désintéressement et son humanité.. Médecin du Roi en 1695 en remplacement de Daquin (1622-1673) cupide, ambitieux et riche, favori de Madame de Montespan disgracié en 1693. Il exerçait auprès du Roi des fonctions qui s'apparentent à celles des ministres de la santé actuels et son influence sur le Roi fut bénéfique. Il soutint courageusement contre la faculté de médecine Dionis qui y était attaqué. On peut ajouter la découverte de l'action de l'antimoine par Badano, celle du laudanum et celle du quinquina par Thomas Sydenham (1624-1689) qui avait étudié à Montpellier en 1655. Ce dernier considéré en Angleterre comme "l'Hippocrate anglais" était connu pour ses travaux sur la variole, la scarlatine, la chorée, la goutte et l'hystérie.

Du côté des novateurs, nous trouvons Vieussens et Dionis chargé en 1672 par Louis XIV de l'enseignement de la circulation du sang.

Il n'y avait pas au XVII^e siècle que des médecins ignares, charlatans, cupides, sans souci de leurs malades.

Pourtant le discours médical officiel différait assez peu de celui des médecins de Molière. La faculté de médecine de Paris interdisait les dissections de cadavres. Gui Patin (1601-1672), professeur de cette même faculté représente un bel exemple de cet esprit borné, lui qui a laissé dans l'histoire de la médecine l'image d'un cuistre, hostile aux nouveautés, se montrant inaccessible au dialogue moins connu par ses compétences que par sa conduite licencieuse dans sa vie publique et dans sa vie privée, en désaccord avec la dignité de sa fonction et avec l'idéal qu'il était présumé représenter et surtout enseigner.

Avec lui, Jean Riolan (1577-1657) en France, Jacques Primerose en Angleterre et Hofmann en Allemagne se refusaient à admettre la circulation du sang.

Pour les manigances, les coups fourrés des médecins entre eux, le népotisme, voire la simonie, ils n'avaient rien à envier aux médecins d'aujourd'hui. Hostile à tout changement la faculté s'opposait aux idées nouvelles par exemple sur la circulation du sang. A Montpellier, à la mort par noyade de son fils, Chicoyneau obtient un décret d'expectative qui réserve la chaire à son petit-fils âgé de deux ans.

Comme souvent dans l'histoire, existait un décalage entre la recherche d'une part et la pratique officielle médicale de l'autre. Tentant, les plus souvent en vain parce que prématuré de rapprocher les deux, quelques précurseurs, au détriment de leur propre intérêt, essayent d'appliquer dans l'exercice de leur métier les apports des découvertes récentes et de l'avancée de la science.

L'image donnée

Quelle était l'image des médecins dans l'opinion du XVII^e siècle ? On en sait peu de choses, sinon par la littérature qui n'en brille pas toujours par son objectivité.

La majorité de la population ne pratiquait pas couramment l'écriture. Les critiques émanent de la partie la plus culturellement évoluée du pays, pas forcément la plus objective ni la plus fiable. Comme chez les chroniqueurs modernes, elles peuvent être virulentes, excessives et injustes.

La Princesse Palatine écrit en 1693 sur Fagon médecin du Roi *“il a vivement expédié la Reine en béatitude éternelle”*. Elle écrit par ailleurs en 1719 *“Je suis persuadée que si le Roi qui n'a atteint que l'âge de 77 ans n'avait pas été purgé par Fagon si souvent et d'une manière si inhumaine, il aurait été de beaucoup au-delà de 80 ans, mais il le purgeait jusqu'au sang”*.

Saint Simon dont la bienveillance n'était pas la qualité dominante mentionne dans ses Mémoires(IX) *“Il était entêté et refusa des médecins consultants au chevet de Monseigneur le Dauphin. Il entassait remède sur remède sans en attendre les effets”* et aussi *“Pour traiter la goutte, il emmaillotait le Roi dans un tas d'oreillers de plume”*.

Ne craignant pas, en mémorialiste, la contradiction il écrit par ailleurs *“Fagon au fond de la chambre et du cabinet du Roi voyait tout et savait tout. C'était un homme d'infiniment d'esprit et avec cela un bon et honnête homme... une figure hideuse, un accoutrement singulier, asthmatique, bossu. Il était l'ennemi implacable de ceux qu'il appelait charlatans”*.

Le même Saint-Simon parle ainsi d'Antoine Daquin médecin du Roi jusqu'en 1693, connu pour son ambition, son goût prononcé pour l'argent, les honneurs et les prébendes. Opposé aux nouveautés, il se montre hostile à l'usage du quinquina. Saint-Simon en donne ce portrait *“Il était grand courtisan, mais riche, avare, avide et il voulait établir sa famille de toute façon”*. Ce fut ce dernier défaut qui le perdit et le fit chasser de la Cour où sa charge lui rapportait 45.000 livres par an. Il avait fait ses études à Montpellier.

La Bruyère plus sage affirme *“Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé”*.

La fable de La Fontaine des deux médecins “Tant pis” et “Tant mieux” se termine ainsi :

*“Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure
Leur malade paya tribut à sa nature.
Après qu'en ses conseils Tant pis eut été cru
Ils triomphaient encore sur cette maladie
L'un disait : il est mort je l'avais bien prévu
S'il m'eut cru disait l'autre il serait plein de vie”*.

En 1687 Boileau écrit à Racine *“Depuis ma dernière lettre, j’ai été saigné, purgé,...etc...et il ne me manque plus aucune des formalités nécessaires pour prendre des eaux. La médecine que j’ai prise aujourd’hui m’a fait à ce qu’on dit tout le bien du monde ; car elle m’a fait tomber quatre ou cinq fois en faiblesse et m’a mis dans un tel état qu’à peine je me puis soutenir”*.

Un courtisan ayant été guéri par un charlatan alors que soigné et déclaré perdu par Fagon qui, lui-même épileptique aurait une crise en l’apprenant, fait dire à Boileau *“Je viens d’embrasser un malade condamné qui se porte bien et de voir le médecin condamnant qui se meurt”*.

Citer l’histoire apocryphe du malade gagnant du gros lot et de son médecin.

Un siècle plus tard Voltaire écrit à propos de l’amour Médecin : *“C’est le premier ouvrage dans lequel Molière ait joué les médecins. Ils étaient fort différents de ceux d’aujourd’hui ; ils allaient presque toujours en robe et en rabat, et consultaient en latin”*.

Ne constatons-nous pas un phénomène connu des sociologues : le décalage entre l’opinion de base d’une population et les jeux d’esprit plus ou moins pervers, l’acharnement venimeux et la vindicte malsaine de ceux qui prétendent la représenter, qu’on les nomme intellectuels ou journalistes ?

Il est habituel que seuls les mécontents s’expriment pour exprimer leur mauvaise opinion. Les autres, considérant que ce qu’il leur est arrivé de bon est à la fois, normal, juste et bon se taisent et jouissent de leur quiétude.

Molière lui-même dans le prologue du Malade imaginaire ne masque plus son opinion derrière les personnages du théâtre :

*“Votre plus haut savoir n’est que pure chimère
Vains et peu sages médecins
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins
La douleur qui me désespère”*.

Les médecins chez Molière

Molière, enseignait-on du temps où je fréquentais le lycée, n’aimait pas les médecins. Certains ont tenté d’expliquer ce sentiment par le fait qu’il était un malade imaginaire, d’autres parce qu’il leur reprochait la mort de son fils en 1672, d’autres enfin pour une sordide histoire de location d’appartement refusée par une parente d’un médecin du Roi (Daquin) Il convient de se méfier des explications immédiates trop faciles.

Le seul fait irréfutable est qu’il a pris plaisir à les mettre en scène, à les caricaturer, à pointer tous leurs défauts professionnels, leur langage abscons, leurs comportements odieux, leur appétit de l’argent en un mot, à mettre en scène leur comportement ridicule, quelquefois proche de l’imposture et souvent odieux

S’agissait-il d’un règlement de compte ou seulement une manière, en critiquant les mauvais médecins, d’aider les autres à ne pas tomber dans les mêmes errements ou mieux, de corriger ceux que l’on aime suivant l’adage *“Castigat mores ridendo”*. Ne tombons pas dans l’angélisme si peu conforme à nos habitudes.

Un auteur qui vise au comique se doit de répondre à l’opinion générale du public, en l’accentuant. Le succès, plus tard, de Knock n’y a pas échappé.

En dehors de l'aspect caricatural et de l'exagération nécessaire, inévitable au théâtre, quelles sont les caractéristiques de ces médecins, Quels est leur rapport avec leurs confrères véritables ?

Molière n'a ni inventé ni été un précurseur de la satire contre les médecins. Le folklore populaire, la farce et la *comedia dell'Arte* l'avaient depuis longtemps précédé. Sur cette tradition de comédie et de théâtre s'était greffée la plume de grands écrivains : Rabelais, Erasme, Montaigne, La Mothe le Vayer pour dénoncer les déviations et même l'imposture de ses pratiquants. Un courant de pensée, à la suite de Gassendi, considérait que la meilleure façon d'améliorer le sort des malades et 'évolution des maladies était de laisser la nature régler les choses. Bien avant eux, Hippocrate avait dit "la médecine est l'art d'imiter la nature".

Pour diverses raisons, Molière se montre méfiant à l'égard de la médecine officielle représentée par la faculté de médecine de Paris.

Toute l'œuvre de Molière traduit une solide information médicale. Avait-elle pour origine l'amitié de ses amis médecins Mauvillain et Bernier qui avaient dû l'instruire sur le fond et lui rapporter des cas pathologiques ainsi que des renseignements sur la façon d'agir de certains de leurs confrères ? C'est vraisemblable.

Il disposait aussi d'un don sorti de l'ordinaire d'observation et d'écoute. La légende veut qu'il ait fréquenté en spectateur la boutique des barbiers pendant ses séjours à Pézenas. Est-il un lieu plus propice pour recueillir confidences, informations, ragots, potins, histoires amusantes ou piquantes que chez un coiffeur ? La parole se libère dès que l'on touche à un corps.

Molière a pu observer les mœurs des médecins et les usages de l'art médical partout où il a vécu et consulter les livres et les documents des étudiants en médecine, comme le suggère Georges Couton.

Le résultat est la fidélité et la cohérence de ses descriptions des symptômes médicaux.

Quoi qu'il en soit, les médecins de Molière sont entrés, sous sa plume, dans notre Histoire, par la porte de service.

Il les met en scène soit dans leur propre fonction, comme le fera plus tard Jules Romains, soit sous couvert d'un faux médecin, qui tout en jouant le rôle, imite l'original à un tel point que tous vont s'y méprendre. Le faux médecin, quelque fois, s'y trouve tellement à l'aise, et surtout y trouve si bien son compte, en retire de tels bénéfices, qu'il poursuit l'aventure à son propre compte, un peu comme le Topaze de Marcel Pagnol.

Dans "Monsieur de Pourceaugnac (Acte I-scène 8) le Premier médecin fait, si l'on veut bien ne pas se laisser prendre par le ridicule de son galimatias et l'apparence de la farce, une description très exacte de l'hypochondrie.

L'anticipation étonnante qu'il manifeste dans "le Malade Imaginaire" de la spécificité de la vie psychique, de ce qui sera plus tard appelé "névrose obsessionnelle" et son analyse surprenante de la relation entre les passions et la pathologie somatique est surprenante. Pourtant il est peu probable qu'il ait eu, à l'époque, connaissance des travaux de Thomas Sydenham (1624-1689) sur l'abord de l'hystérie en tant que vecteur de troubles organiques, établissant le lien étroit entre psychique et organique, qui sera deux siècles plus tard le tremplin de la médecine psychosomatique.

Tout cela confirme le grand mouvement d'idées qui explosera au XVIII^e siècle, à partir de la remise en cause des savoirs anthropologiques hérités de l'Antiquité et du Moyen Age et l'apparition d'une nouvelle anthropologie.

Examinons de plus près le comportement des médecins de Molière.

Nous rencontrons de vrais médecins : Monsieur de Pourceaugnac, la Jalousie du Barbouillé, l'Amour Médecin et aussi de faux médecins : dans Don Juan, le Médecin malgré Lui, le médecin volant et l'Amour Médecin et le Malade Imaginaire avant qu'Argan lui-même ne soit intronisé dans une cérémonie bouffonne qui le transforme en vrai-faux médecin.

Dans les premières pièces, souvent inspirées de la comédie italienne, la caricature ne dépasse pas la plaisanterie ou la bonne farce. Ces propos seraient de nos jours, ceux d'un humoriste convenable et sans vulgarité.

Dans "La Jalousie du Barbouillé" joué envers 1646, le vrai médecin appelé Docteur, est présenté sous un jour peu favorable : la fatuité, le goût de l'argent, la vanité "*Je suis dix fois docteur*" l'abus des termes abscons et du latin, les étymologies fantaisistes, l'absence totale d'écoute, l'hypocrisie. A une offre d'argent il réplique "*mais pour qui me prends-tu ?*" " A quoi le Barbouillé réplique "*A cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il fallait parler d'argent*".

Quand il est pris comme arbitre dans une querelle de ménage, son interrogatoire ne laisse aucune possibilité de parler Il interrompt aussitôt les acteurs en leur demandant d'être brefs et c'est lui qui se lance dans de longs discours pompeux sans relation avec la situation mais toujours à sa gloire.

On oublie généralement des pièces plus légères telle "le Médecin volant".

Dans le Médecin volant (1659) attribué à Molière, c'est la grossièreté, l'incompétence, l'avarice et la vanité que va incarner Sganarelle valet de Valère, alors que son maître le décrit comme un lourdaud et qui, après avoir refusé le rôle, recevant l'offre de dix pistoles répond "*Pour dix pistoles je ne dis pas que je ne sois pas médecin*" et plus loin "*Ne soyez pas en peine, je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville* (scène 2)". Il se trompe de malade et rattrapant son erreur, affirme qu'il y a un lien entre la vrai malade et son père auquel il a pris le pouls par erreur(scène 3)

Dans Le Médecin malgré lui joué en 1661, il en sera de même.

A partir de 1665, avec la publication de "l'Amour médecin", la critique prend un tour polémique, mordant, agressif et vindicatif.

Molière reproche alors aux médecins leur incompétence, leur ignorance, leur suffisance, leur cynisme, leur rigidité dans leur attachement sans réserve et sans ouverture aux dogmes officiels et à l'enseignement reçu et leur cupidité

Leur incompétence et la pauvreté de leur arsenal thérapeutique.

Dans l'amour médecin "*Mon chat est tombé du toit.. Après trois jours il a guéri. Il est bien de ce qu'il n'y ait pas de chats médecins, car ses affaires étaient faites et ils n'auraient pas manqué de le purger et de le soigner*" (Acte II, scène I)

C'est dans Don Juan (1665) que nous semble-t-il Molière porte le plus en profondeur ses attaques

A l'acte III scène 1 pour échapper à douze hommes qui le cherchent avec le désir de vengeance, Don Juan change de vêtements tandis que Sganarelle se déguise en médecin. L'échange de propos entre eux est édifiant.

Nous le reproduisons.

Don Juan *“Il est vrai que te voila bien ; et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule”*.

Sganarelle *“Qui ? C’est l’habit d’un vieux médecin qui a été laissé en gage au lieu où je l’ai pris et il m’en a coûté de l’argent pour l’avoir. Mais savez-vous, monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre et que l’on me vient consulter ainsi qu’un habile homme ?”*

D.J. *“Tu leur as répondu que tu n’y entendais rien ?”*

Sganarelle *“Moi ? Point du tout. J’ai voulu soutenir l’honneur de mon habit ; j’ai raisonné sur le mal, et je leur ai fait des ordonnances à chacun”*.

DJ *“Et quel remède encore leur as-tu ordonnés ?”*

Sganarelle *“Ma foi, monsieur, j’en ai pris par où j’en ai pu attraper ; j’ai fait mes ordonnances à l’aventure et, ce serait une chose plaisante si les malades guérissaient et qu’on m’en vint remercier”*.

Don Juan *“Et pourquoi non ? par quelle raison n’aurais-tu pas les mêmes privilèges qu’ont tous les autres médecins ? Ils n’ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès ; et tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature”*.

SG *“Comment, monsieur, vous êtes aussi impie en médecine”*.

DJ *“C’est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes”*.

SG *“Quoi ! Vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique ?”*

DJ *“Pourquoi veux-tu que j’y croies ?”*

SG *“Vous avez l’âme bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin émétique fait bruire les fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits ; et il n’y a pas trois semaines que j’en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux”*.

DJ *“Et quel ?”*

SG *“Il y avait un homme qui depuis six jours était à l’agonie ; on ne savait plus que lui ordonner et tous les remèdes ne faisaient rien. On s’avisa à la fin de lui donner de l’émétique”*.

DJ *“Il en réchappa, n’est-ce pas ?”*

SG *“Non, il mourut”*.

DJ *“L’effet est admirable !”*

SG *“Comment ! Il y avait six jours entiers qu’il ne pouvait mourir et cela le fit mourir tout d’un coup. Voulez-vous rien de plus efficace.”*

DJ *“Tu as raison”*.

Et Sganarelle ajoute *“mais laissons là la médecine où vous ne croyez point et parlons des autres choses car cet habit me donne de l’esprit”*.

Là, pointe dans cette pièce où se joue le rapport de l’homme à Dieu, dont Louis Jovet disait à un de ses élèves *“Ne jouez pas Don Juan, c’est trop terrible”*. La possibilité, rarement évoquée jusqu’alors, de l’agnosticisme, même s’il doit subir le châtement et être envoyé dans cet enfer auquel il ne croyait pas.

Pourtant la dernière réplique de Sganarelle nous semble bien remettre en cause tout le système. Puisque la leçon qu’il a retenue de cette tragédie, question première qui se pose à l’homme, c’est la perte de ses gages. Citons-la :

“Ah ! Mes gages ! Mes gages ! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n’y a que moi seul de malheureux. Mes gages, mes gages !

En 1671 Molière est essoufflé en jouant les Fourberies de Scapin.

En 1672 son fils meurt. A cette même époque son ami le docteur Mauvilain est chassé de l’Académie de médecine. Le ton de ses critiques s’aigrit en même temps que son état s’aggrave.

Il fustige le ridicule, l’incompétence et l’odieux des médecins et exprime son animosité grandissante. Il vise d’une manière à peine voilée les médecins de la cour.

Leur esprit de corps et leur attachement stupide à la médecine officielle. Les faux médecins raisonnent de la même manière si bien qu’on ne les distingue pas des vrais des vrais.

Pour Monsieur Tomès “un homme mort est un homme mort et ne fait point de conséquences, mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins (AM -Acte II -scène 3)”.

Monsieur Bahis conclut “Mieux vaut mourir dans les règles que de réchapper contre les règles”. (AM –acte II –scène 3)

Leur ignorance, leur suffisance, leur cupidité, leurs diagnostics ahurissants “La fièvre est due à une vapeur fuligineuse et mordicante qui picote les membranes du cerveau”. C’est une pathogénie digne, aujourd’hui, du café du commerce.

Quant aux traitements, ils sont de la même veine. “Des clystères insinuatifs, préparatifs, rémollissants ou carminatifs, des saignées répétées, des purgatifs, des tisanes et l’orviétan qui guérit tous les maux : la gale, la teigne, la vérole, la rougeole et la descente”. (AM) On atteint maintenant le charlatanisme.

Dans l’Amour médecin : “*Profitons de la sottise des hommes le plus doucement que nous le pouvons. Le plus grand faible de l’homme est l’amour pour la vie. Nous savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne de notre métier. Rejetons sur la nature toutes les bévues de notre art*”. (ActeIII- scène 3)

Trois pièces vont suivre qui expriment une hostilité croissante : Monsieur de Pourceaugnac (1669), le Médecin malgré lui (1666) et Le Malade Imaginaire (1673) dont on a pu écrire qu’elle était son chant du cygne, représenté en ville avant de l’être à la cour en raison d’une intrigue menée par Lulli auprès du Roi ce qui ne contribuera pas à améliorer l’état du vrai malade qu’était Molière, très touché par la mort l’année précédente de Madeleine Béjart et par les déboires de sa vie conjugale

Les deux dernières sont suffisamment connues pour que nous n’insistions pas La première vaut la peine de s’y pencher.

A l’acte I scène 8 l’apothicaire vante ainsi les qualités du médecin qu’Eraste vient consulter :

“*C’est un homme qui connaît la médecine à fond comme je sais ma croix de par Dieu et qui quand on devrait crever ne démordrait pas d’un iota des règles des anciens. Il suit toujours le grand chemin et ne va point chercher midi à quatorze heures ; et pour tout l’or du monde, il ne voudrait pas avoir guéri une personne avec d’autres remèdes que ceux que la faculté permet*”.

Eraste poursuit : *“Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir que la faculté n’y consente”* et, plus loin *“Il y a plaisir à être de ses malades et j’aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d’un autre.... et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n’ont rien à vous reprocher”*.

Puis,

“Voilà trois de mes enfants dont il m’a fait l’honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours et qui, entre les mains d’un autre auraient languï plus de trois mois.”

Le premier des deux médecins auxquels Eraste a demandé d’examiner monsieur de Pourceaugnac qui arrive de Limoges et qu’il leur a présenté comme un peu troublé d’esprit, étale son cynisme *“Je l’irai visiter dans deux ou trois jours ; mais s’il mourait avant, ne manquez pas de m’en donner avis ; car il n’est pas de la civilité qu’un médecin visite un mort (acte I – scène 8)”*.

Suit un long échange entre les deux médecins qui font assaut de sottises, de galimatias et de cuistreries. L’esprit de caste complète le tableau. Leur discours est abscons, vide de sens. Ils parlent de *“cachymie luxuriante”* de *“pléthore obscurante”* (Acte II – scène 11)

La tirade de monsieur Filerin (Acte III – scène 1) réglant dans l’Amour Médecin la querelle entre deux confrères, Macroton et Bahis en est un témoignage édifiant. Je n’hésite pas à le reproduire en totalité :

“N’avez –vous point honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge et de vous être querellés comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde ? Et n’est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs e nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art ? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens, et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d’une étrange manière, et que si nous n’y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n’en parle pas pour mon intérêt, car, Dieu merci, j’ai déjà établi mes petites affaires. Qu’il vente, qu’il pleuve, qu’il grêle, ceux qui sont morts sont morts et j’ai de quoi me passer des vivants ; mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le ciel nous fait la grâce que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons pas les hommes avec nos cabales extravagantes et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons.

Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la faiblesse humaine. C’est là que va l’étude de la plupart du monde, et chacun s’efforce de prendre les hommes par leur faible, pour en tirer quelque profit”.

Il poursuit en citant les flatteurs, les alchimistes, les diseurs d’horoscopes qui profitent de la vanité et de l’ambition des crédules esprits et en tirent des fortunes considérables.

Citons la fin de la tirade :

“Mais le plus grand faible des hommes, c’est l’amour qu’ils ont pour la vie ; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne de notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d’estime où leur faiblesse nous a mis et soyons de concert auprès des malades pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N’allons point, dis-je, détruire

sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, (et de l'argent pour ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages).

La médecine et les médecins au temps de Proust

Ces temps sont trop près de nous et trop connus, pour qu'il soit utile de les développer. Le XIX^e siècle qui a fait passer la médecine d'un état empirique à un état scientifique l'a fait entrer dans une ère de plus grande logique non seulement par ses découvertes mais aussi par la réflexion philosophique qui la sous-tend et lui procure sa raison d'être et son ouverture au monde.

C'est l'apparition de l'anatomie pathologique, les découvertes pastoriennes, l'amélioration des techniques médicales et l'introduction à la médecine expérimentale de Claude Bernard

Le progrès dans l'industrie et en économie apporte le support solide qui lui manquait jusque là. Les grandes idéologies modernes dont la plupart ne seront qu'illusions un siècle plus tard auront pour qualité de développer l'enthousiasme que renforceront leur succès momentané.

Proust a, par ses relations familiales, connu et fréquenté beaucoup de médecins dont certains étaient ou sont devenus célèbres. Sous une forme romancée et sous un pseudonyme, il en introduira dans son œuvre. Dieulafoy seul y figure sous sa véritable identité.

Citons : Potain et Vaquez, cardiologues, Marfan pédiatre, Pozzi, et Terrier chirurgiens, Le doyen Brouardel ami de son père et bien d'autres moins connus.

Les médecins chez Proust

Nous envisagerons successivement :

- l'ambiance familiale où fourmillent les médecins,
- les contacts médicaux,
- le malade,
- les griefs.

L'ambiance familiale

La correspondance de Proust traduit de manière criante sa disposition à l'hypocondrie, et ses traits de caractère obsessionnel, sans qu'il soit question ici de négliger la pathologie réelle dont il était porteur dans un ensemble que l'on nommerait aujourd'hui psychosomatique, avec ou sans trait d'union.

Proust synthèse d'un malade chronique et d'un hypochondriaque, occupait en plus une place privilégiée en qualité de fils et de frère de deux médecins célèbres. Aussi la médecine tient-elle une place de choix dans son œuvre, vraisemblablement dans ses pensées et à coup sûr dans sa vie

S'agit-il là aussi d'un règlement de compte familial ? Dans la masse de "la recherche du Temps perdu" pas une ligne n'est consacrée à son frère, qu'il accompagnera très souvent dans les services hospitaliers, les salles de garde, qui pourtant participera largement à l'édition et à la diffusion de son œuvre si bien qu'à première vue on pourrait le considérer comme fils unique.

Il y a chez Marcel Proust, comme chez Molière un profond sentiment de révolte et le fils soumis qu'il a été, qui ne s'est jamais rebellé, a sans doute mûri dans son for intérieur une rancœur qu'il exprimera plus tard avec une élégante férocité.

Il n'est pas possible de passer sous silence les relations entre sa maladie et l'inter réaction à trois entre sa mère, la maladie et lui. Jamais dans "La Recherche", il n'est question de son frère Robert pourtant brillant. Quant au père, son comportement est assez différent en famille ou dans son activité professionnelle brillante tant à l'hôpital et la Faculté qu'au Ministère où sa voix est écoutée, qui l'éloigne souvent du domicile familial.

Le contact avec les médecins et la médecine

Dans sa vie Proust fréquenta et consulta beaucoup de médecins. Comme malade, il en consulta un grand nombre : Brissaud, Vaquez, Faisans, Bize, Robin, Merklen, Sollier, Wicart, Dieulafoy et Guyon, Cottet, Kopff, Landowski, Bise, pour les principaux. Il y eu aussi le docteur Cazalis qui semble avoir été l'un des modèles du personnage de Legrandin, dominé par son ambitieuse épouse.

Il faut distinguer les médecins qui l'ont soigné, sans le guérir, des médecins qu'il décrit dans son œuvre, encore que certains des premiers aient servi à plusieurs de modèle pour les seconds.

La correspondance de Proust traduit de manière criante sa disposition à l'hypocondrie, et.

Proust synthèse d'un malade chronique et d'un hypochondriaque, occupait en plus une place privilégiée en qualité de fils et de frère de deux médecins célèbres. Aussi la médecine tient-elle une place de choix dans son œuvre, vraisemblablement dans ses pensées et à coup sûr dans sa vie.

Quant au frère, il l'accompagna souvent à l'hôpital, fréquenta les internes et leur salle de garde, souvenirs qu'il expose dans Jean Santeuil

Du milieu médical où il a été immergé dès sa naissance, il connaît à peu près tout. Rien n'échappe à un tel observateur : les règles, les usages, le fonctionnement, les types de discours, le mode de pensée, celui d'expression, celui de l'action, les sujets tabous, les tics, les stéréotypes, les mesquineries, le système de défense et l'esprit de caste, sans oublier la langue de bois.

Il a tout vu, tout entendu de la profession, à un haut niveau. Il en use largement avec une exquise cruauté, dans le sens que l'on attribue à une douleur exquise..

En spectateur, il en a recueilli le langage, les expressions, les tics, les usages, les contradictions, les ridicules et surtout le mode de pensée.

Le malade

Au moins autant que Molière, Proust a eu affaire avec la médecine et les médecins en qualité de malade. La maladie, comme l'écrit Martin-Chauffier, fut pour lui "l'occasion courageusement saisie et utilisée, d'exploiter ses dons prodigieux ; elle lui donna le loisir de l'isolement".

Sur cette maladie somatique se greffaient des préoccupations traduisant une personnalité où hypocondrie et obsession faisaient assaut de mauvais procédés.

Puisque nous en avons nommé le terme, donnons quelques explications sur le caractère obsessionnel qui est une particularité du psychisme qui ne devient pathologique que quand elle bloque l'activité ou la pensée du sujet.

En dehors de la séméiologie psychiatrique, la structure de l'obsessionnel se manifeste par une série de conduites de défense.

Ce sont des rites définis comme pratiques réglées et invariables plus ou moins compliquées de la vie quotidienne, personnelles, familiales, professionnelles et sociales. On peut citer les vérifications multiples, les conduites rituelles, les habitudes répétitives, le souci du rangement. Leur sont souvent associés des symptômes somatiques tel que la fatigue chronique, les troubles affectifs tel une émotivité exagérée dont l'expression est souvent bloquée, une inhibition ou une timidité dans les contacts sociaux, des scrupules permanents sur lesquels se greffent à diverses périodes de la vie des crises de conscience. On note aussi : le doute, l'asthénie, la méticulosité excessive, l'aboulie, la crainte du changement, la bouderie et les colères. S'y ajoute chez les sujets cultivés un humour glacial.

Ajoutons que le doute et surtout l'hésitation rendent la décision difficile et le choix de nature cornélienne.

Le choix est toujours une épreuve compliquée et difficile qui engage l'ensemble de la personnalité, puisqu'il entraîne un renoncement immédiat, soit la disparition de possibilités multiples et que la disparition est l'antichambre de la mort. Dont elle constitue dans le discours social un euphémisme et que l'enfant ne les distingue pas.

Tous ceux qui ont connu Proust rapportent des exemples multiples d'un tel comportement chez lui.

Ce n'est pas pour faire étalage de connaissances élémentaires de psychiatrie ou de psychologie que nous en parlons mais pour mentionner, ce qui est plus rarement enseigné, une particularité du discours et de l'écrit de l'obsessionnel. Elle est la suivante : une opinion, une remarque, un avis est émis. Bientôt il est suivi d'une modification ou d'une correction qui l'annule puis la rectification est suivie d'une nouvelle rectification et ainsi de suite suivant le niveau culturel du sujet.

Nous retrouvons dans les opinions de Proust sur la médecine ou sur les médecins, un tel type de discours. Lui-même en donne un exemple en la personne de madame de Cambremer et son emploi fréquent, dans sa conversation, de trois adjectifs successifs, dont le deuxième affaiblit le premier et le troisième, le précédent.

Les griefs

La faculté lui étant acquise d'en parler en connaissance de cause, il ne va pas se gêner d'en user, tout en gardant un ton suavement cruel, sans dépasser les limites des règles de bienséance et les usages de son milieu. Il sait, selon la formule d'un diplomate "jusqu'ou ne pas aller trop loin".

En 1905, à la suite d'une visite au docteur Brissaud, il écrit à madame de Noailles : " *Je vais faire un livre sur les médecins*". Il ne les épargnera pas, mêlant l'humour, l'ironie les sarcasmes, la caricature.

Pourtant il semble avoir hérité du père ce que Mondor nommera "*un appétit scientifique et d'objectivité et de vérité, une patience et une lucidité de clinicien*" et Seidman "*le don de l'observation et de l'analyse*".

N'est-ce pas pour le père mort, une sorte de revanche, ce père dont quoi que nous fassions et quoi que nous souhaitions, il est impossible de nous départir.

Il est certain que sa démarche littéraire de descriptions minutieuses, de recherche inlassable des causes, d'exposition des différentes opinions et point de vue s'apparente à la démarche médicale. Nous savons qu'il a approché les plus célèbres médecins de son temps

Il lui en est resté de très bonnes connaissances des maladies.

Par exemple la description d'une phobie (SG- 45), de l'angoisse et de la neurasthénie (P-193), de la maladie mentale (P-222)

Sur la difficulté d'interpréter les examens complémentaires (G-222) Proust n'a pas d'illusion.

A part de ne pas l'avoir guéri, quels sont ses griefs contre les médecins ?

Il leur reproche tour à tour, leur ignorance, leur vantardise, leur méconnaissance des maladies que l'on a, au bénéfice des maladies que l'on n'a pas, leur absence de compassion ou de charité en vers les malades. Cette dernière critique se retrouve chez d'autres auteurs dont Murger dans "Scènes de la vie de Bohème".

"Quand j'ai eu, plus tard, l'occasion de rencontrer, au cours de ma vie, dans les couvents par exemple, des incarnations vraiment saintes de la charité active, elles avaient généralement un air allègre, positif, indifférent et brusque de chirurgien pressé, ce visage où ne se lit aucune commisération, aucun attendrissement devant la souffrance humaine, aucune crainte de la heurter, et qui est le visage antipathique et sublime de la vraie bonté".

Nous pourrions y voir le dépit d'un malade chronique ou chronicisé.

Il critique ensuite et stigmatise leur déformation professionnelle, leurs fautes de goût, leurs manquements aux usages, leurs ridicules, leur besoin de paraître, leur suffisance, leur ambition vaniteuse et leur jargon,

Le médecin charlatan qui cherche à se faire de la publicité s'y trouve aussi (G-208)

Les médecins se voient attribuer une réelle compétence, un faible niveau culturel et une intelligence moyenne. Ne confond-il pas intelligence, érudition et niveau culturel ?

Nous avons là un exemple du mépris condescendant d'un grand bourgeois héritier d'une famille fortunée, qui a fréquenté régulièrement les gens les plus en vue de Paris, a eu accès aux facilités de la culture et à qui l'absence d'obligation de gagner sa vie a laissé les loisirs de s'y consacrer et de s'y complaire.

Rapportons quelques opinions de Proust sur la médecine et les médecins en général.

"Car les théories et les écoles, comme les microbes et les globules, s'entre-dévorent et assurent, par leur lutte, la continuité de la vie (SG-205)".

"La maladie est le plus écouté des médecins : à la bonté, au savoir on ne fait que promettre ; on obéit à la souffrance (SG-140)".

"De même qu'en pathologie certains états d'apparence semblable dont dus, les uns à un excès, d'autres à une insuffisance de tension, de sécrétion, etc., de même il peut y avoir un vice par hypersensibilité comme il y a vice par manque de sensibilité". (JF - 125)

"Les erreurs des médecins sont innombrables. Ils pêchent d'habitude par optimisme quant au régime, au pessimisme quant au dénouement (SG-48)".

"Les médecins (il ne s'agit pas de tous, bien entendu et nous n'omettons pas, mentalement, d'admirables exceptions) sont, en général, plus mécontents, plus irrités de l'infirmité de leur verdict que joyeux de son exécution (SG-48)".

“La médecine a fait quelques progrès dans ses connaissances depuis Molière, mais aucun dans son vocabulaire (SG-49)”.

“La nature ne semble guère capable de donner que des maladies assez courtes. Mais la médecine s’est annexé l’art de les prolonger”. (P-165/166)

“La plupart des médecins.....considèrent plus une agonie, un enterrement, que comme une réunion mondaine, plus ou moins restreinte”. (G-212)

Il donne un exemple de chamaillerie entre médecins par malade interposé (PR-168-169)

“La médecine, faute de guérir, s’occupe à changer le sens des verbes et des pronoms”. (SG-281)

Pourtant il leur reconnaît des qualités que nous trouverons dans les portraits de chacun d’eux. Sur l’ensemble :

“Un clinicien n’a même pas besoin qu’un malade soulève sa chemise, ni d’écouter sa respiration, la voix suffit (SG-68)”.

Avant d’en arriver aux médecins qu’il décrit, voyons les étapes qui les séparent.

L’opinion des contemporains à travers quelques auteurs du XIX^e siècle

La médecine connaît dès le début du siècle celui de son âge d’or. Les découvertes se succèdent et s’enchaînent. Le médecin va devenir progressivement un notable.

Parmi les modèles les plus connus nous trouvons en premier lieu son père Adrien Proust, son frère Robert, les docteurs Kopff, Landowski, Bize, Brissaud, Cazalis qui serait le modèle de Legrandin

Le docteur Samuel-Jean Pozzi tient une place à part ; médecin mondain qui fut celui d’Anatole France, lettré, collectionneur autant d’œuvres d’art que de succès féminins, familier de parents Proust qu’il fréquentait régulièrement et qui aurait dit cyniquement à son épouse *“Madame je ne vous ai pas trompée, je vous ai complétée”*. Il ne se privait pas, semble-t-il de faire un usage fréquent et sans retenue de multiples compléments directs ou indirects. Sa vie fut écourtée par un de ses patients, atteint d’un délire de persécution, qui le tua dans son cabinet de consultation.

Proust prête à des contemporains cette opinion :

“Depuis quelque temps, dans certaines familles le nom des Champs-Élysées, si quelque visiteur le prononçait, était accueilli par les mères avec l’air malveillant qu’elles réservent à un médecin réputé auquel elles prétendent avoir vu faire trop de diagnostics erronés pour avoir encore confiance en lui” (JF 67)

Quelques portraits de médecins

Voyons ce que le narrateur écrit des médecins qui figurent dans son récit.

Cottard

C'est sur lui que se concentre l'attention de Proust.

Il apparaît tôt dans "Un amour de Swann".

"Le docteur Cottard (un jeune débutant à l'époque) dut un jour remettre sa mâchoire (de Mme Verdurin) qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri". (AS-186-187)

Il est prétentieux : "*Comme le sens critique qu'il croyait exercer sur tout lui faisait complètement défaut*". (AS-198)

Mais aussi, gaffeur, crédule et mal éduqué, enfilant les lieux communs et les expressions toutes faites, maladroitement malveillant pour ses confrères. Il fait assez souvent les mêmes calembours mais éprouve de la difficulté pour comprendre ceux des autres.

Ainsi, à madame Verdurin qui critique Potain il répond sur un ton de marivaudage "*Ah! Madame, vous oubliez que vous parlez d'un de mes confrères, je devrais dire un de mes maîtres*" et, comme son interlocutrice lui fait observer que lui, au moins, ne tue pas ses malades "*Mais, madame, il est de l'Académie. Si un malade préfère mourir de la main d'un prince de la science. C'est beaucoup plus chic de pouvoir dire : C'est Potain qui me soigne*". (AS-211)

Il est présenté comme le type même du jeune homme de province qui à force de travail et d'obstination va parvenir aux plus hauts sommets de la carrière médicale. Il est conformiste et ridicule. (SG -251-152)

"*Disons que le docteur, venu à Paris avec le maigre bagage de conseils d'une mère paysanne, puis absorbé par les études purement matérielles auxquelles ceux qui veulent pousser plus loin leur carrière médicale sont obligés de se consacrer pendant un grand nombre d'années, ne s'était jamais cultivé ; il avait acquis plus d'autorité, mais non pas d'expérience*" (SG-406)

Il est peu cultivé, rustre, maladroit, sottement ambitieux, décrit comme ayant le goût des formes les plus abjectes du comique et comme le plus infidèle des maris.

Dans le monde, ses bévues se multiplient, malgré une certaine prudence.

"*D'ailleurs, lui et madame Cottard, avec une sorte de bon sens comme en ont aussi certaines gens du peuple, se gardaient bien de donner une opinion ou de feindre l'admiration pour une musique qu'ils s'avaient l'un à l'autre, une fois rentrés chez eux, ne pas plus comprendre que la peinture de M. Biche*". (AS-210)

Il se montre très désagréable envers son épouse, en public. (SG-334)

Pourtant il la protège. Une première fois devant une impolitesse publique (SG-435) de Charlus, puis, invité seul chez des aristocrates, il rédige, en réponse, une lettre montrant qu'il n'est pas séparable de sa femme, et qui exprime, par un discret rappel des bons usages, à ceux qui s'en estiment les pontifes, une fermeté courtoise devant l'offense, et une grande dignité. Dans ce dernier cas, sa réponse écrite traduit une excellente connaissance de la langue des gens du monde, de ses nuances, de ses subtilités et de son usage. (SG-449)

Dès le début des Jeunes Filles en fleur, il est devenu professeur. (JF-9)

Le père du narrateur traite Cottard "d'illustre savant".

Voici la réponse du narrateur :

“Cette réponse de mon père demande quelques mots d’explication, certaines personnes se souvenant peut-être d’un Cottard bien médiocre. L’époque où on l’a vu assister aux débuts de Swann chez les Verdurin était déjà assez lointaine ; or les honneurs, les titres officiels viennent avec les années. Deuxièmement on peut être illettré, faire des calembours stupides et posséder un don particulier qu’aucune culture générale ne remplace comme le don du grand stratège ou du grand clinicien. Ce n’est pas seulement en effet comme un praticien obscur devenu, à la longue, notoriété européenne que ses confrères considéraient Cottard”. (JF-11)

Il apprendra, plus tard, à l’Académie (SG-262/274)

Proust, en bon obsessionnel, apporte presque aussitôt une nuance qui annule la remarque précédente :

“Deuxièmement, on peut être un illettré, faire des calembours stupides et posséder un don particulier qu’aucune culture générale ne remplace, comme le don d’un grand stratège ou du grand clinicien. Ce n’est pas seulement en effet comme un praticien obscur devenu, à la longue, notoriété européenne que ses confrères considéraient Cottard. Les plus intelligents d’entre les jeunes médecins déclarèrent – au moins pendant quelques années, car les modes changent étant nées elles-mêmes du besoin de changement – que si jamais ils tombaient malades, Cottard était le seul maître auquel ils confieraient leur peau”. (JF-11)

Au passage on peut constater la restriction sur la mode, restriction qui illustre mon propos sur les comportements obsessionnels.

Pourtant il ne porte pas grand intérêt aux activités culturelles et quand on faisait de la musique aux soirées de Madame Cottard, au lieu d’écouter, il préférerait jouer aux cartes dans un salon voisin..

L’opinion de Bergotte, portrait présumé d’Anatole France, est sans appel :

“ Qui est-ce qui s’occupe de votre santé ? Je lui dis que j’avais vu et reverrai sans doute Cottard. Mais ce n’est pas ce qu’il vous faut répondit-il. Je ne le connais pas comme médecin. Mais je l’ai vu chez madame Swann. C’est un imbécile. A supposer que cela n’empêche pas d’être un bon médecin, ce que j’ai peine à croire, cela empêche d’être un bon médecin pour artistes, pour gens intelligents... Cottard vous ennuiera et rien que l’ennui empêchera son traitement d’être efficace”. (JF-137)

Un peu plus loin nous trouvons l’explication du changement :

“En troisième lieu remarquons que la nature que nous faisons paraître dans la seconde partie de notre vie n’est pas toujours, si elle l’est souvent, notre nature première développée ou flétrie, grossie ou atténuée ; Elle est quelquefois véritablement retournée. Sauf chez les Verdurin qui s’étaient engoués de lui, l’air hésitant de Cottard, sa timidité, son amabilité excessive, lui avaient, dans sa jeunesse, valu de perpétuels brocards. Quel ami charitable lui conseilla l’air glacial ? L’importance de sa situation lui rendit plus aisé de le prendre. Partout, sinon chez les Verdurin où il redevenait instinctivement lui-même, il se rendit froid, volontiers silencieux, péremptoire quand il fallait parler, n’oubliait pas de dire des choses désagréables.” (JF-11 et 12)

Pourtant, à la suite d’une de ses prescriptions qui n’avait pas été suivie, le cas du narrateur s’aggrave. La reprise du traitement préconisé est suivie de la guérison. La conclusion de Proust *“Et nous comprimés que cet imbécile était un grand clinicien “. (JF-71)*

C'est lui qui attire l'attention du narrateur sur l'ambiguïté de la relation entre Albertine et son amie Andrée. En les observant pendant qu'elles dansent, il en a traduit cette attirance. Cette démarche est le type même du raisonnement diagnostique. (SG-186/157)

“On peut être illettré, faire des calembours stupides, et posséder un don particulier qu'aucune culture générale ne remplace, comme le don du grand stratège et du grand clinicien”.

“Depuis qu'il voulait troquer sa chaire contre celle de thérapeutique, il s'était fait une spécialité des intoxications” (SG-189)

Suivent des remarques sur l'utilité des intoxications pour renouveler les étiquettes des pharmaciens et le récit d'une erreur de Cottard qui devant soigner l'œil enflé d'un malade avait imputé comme cause un état toxique et préleva au passage quelques billets de cent francs, voit sa thérapeutique échouer. Le malade se rabat *“Sur le médecin ordinaire de Balbec, lequel en cinq minutes retira un grain de poussière”*. (SG-188)

Cela nous rappelle le récit d'Alain sur le nourrisson qui pleurait.

Il lui arrive d'être odieux. Constatant qu'un fermier voyageait dans le train en première classe avec un billet de troisième, il appelle un employé et exhibant sa carte de médecin d'une grande compagnie de chemins de fer, force le chef de gare à faire descendre le fermier. (SG 258)

Pour finir l'exécution : *“L'antique robe et la toque rouge, que revêtent et coiffent encore les collègues électoraux des facultés, n'est pas ou du mois n'était pas, il n'y a pas encore si longtemps, que la survivance purement extérieure d'un passé aux idées étroites, d'un sectarisme fermé. Sous la toque à glands d'or comme les grands prêtres sous le bonnet conique des juifs, les “professeurs” étaient encore dans les années qui précédèrent l'affaire Dreyfus, enfermés dans des idées rigoureusement pharisiennes. De Boulbon était au fond un artiste, mais il était sauvé parce qu'il n'aimait pas le monde. Cottard ... était protégé par sa vulgarité, enfin chez lui il ne recevait que la Faculté, dans des agapes sur lesquelles flottait une odeur d'acide phénique”*. (SG-434)

Il préside la ligue anti-alcoolique, ce qui l'empêche d'accepter le verre d'apéritif qu'on lui propose au café (SG-435)

Son épouse s'efforce souvent avec maladresse de faire tout ce qui peut aider la carrière de son mari.

Sa vanité ressort à plusieurs reprises. Elle le rend bien des fois ridicule. Citons deux exemples : le premier quand arrivé au faite des honneurs, il est snobé par le baron Charlus où il décale à Ski *“Il ignore sans doute que dans toutes les villes d'eau et même à Paris, dans les cliniques, les médecins pour qui je suis naturellement le grand chef, tiennent à honneur de me présenter à tous les nobles qui sont là et n'en mènent pas large. Même à Donzières le major du régiment, qui est le médecin traitant du colonel, m'a invité à déjeuner avec lui en me disant que j'étais en situation de dîner avec le général. Et que ce général est un monsieur “de” quelque chose”*. SG-309)

Le second, pendant la grande guerre *“Cottard assistait maintenant aux réceptions dans un uniforme de colonel de l'Île du rêve assez semblable à celui d'un amiral haïtien et sur le drapeau duquel un large ruban bleu ciel rappelait celui des Enfants de Marie (TR-75)”*.

La flèche du Parthe sera “ *Cottard mourut bientôt “face à l’ennemi”, dirent les journaux, bien qu’il n’eût pas quitté Paris (TR-75)*”.

Elle atteint à la fois le médecin et les journalistes, ce qui pourrait s’appeler joindre l’utile à l’agréable ou faire d’une pierre deux coups.

Le professeur Dieulafoy

Le véritable Dieulafoy, né en 1831 à Toulouse, a existé

“*Avez-vous fait venir Dieulafoy ? Ah, c’est une grave erreur*”. (G-311)

“*Le docteur Dieulafoy a pu, en effet, être un grand médecin, professeur merveilleux, il était l’intelligence et la bonté même. Cet homme éminent n’est plus*”. (G-316)

Malgré ce, il est considéré chez les Guermantes, comme un “fournisseur” sans rival. (G-311)

Et Proust, toujours soucieux d’annuler ce qu’il vient d’écrire puis d’annuler l’annulation, ne manque pas de rapporter que le rôle où il était sans rival était de venir constater l’agonie ou la mort. “*Il sortit de la plus belle façon du monde, en prenant simplement le cachet qu’on lui remit. Il n’avait pas l’air de le voir, et nous-mêmes nous demandâmes un moment si nous le lui avons remis, tant il avait mis de la souplesse d’un prestidigitateur à le faire disparaître, sans pour cela perdre de sa gravité plutôt accrue de grand consultant à la longue redingote à revers de soie, à la belle tête pleine d’une noble considération*”. (G-316)

Suit une liste de qualités du médecin, que conclut une phrase d’une telle ambiguïté que son interprétation peut prendre deux formes différentes.

Percepied a une grosse voix, fait des blagues. Le narrateur compose son premier essai dans sa voiture. Il est le médecin de Combray.

“*Sa grosse voix et ses gros sourcils permettaient de tenir tant qu’il voulait le rôle de perfide dont il n’avait pas le physique, sans compromettre en rien sa réputation inébranlable et imméritée de bourru bienfaisant (DC-144)*”.

C’est lui qui soigne la tante Léonie pour une fièvre qu’il craint typhoïde et qui prend, à juste titre, les mesures prophylactiques qui s’imposent.

Le mariage de sa fille, noté à deux reprises joue un rôle important dans la vie imaginaire du narrateur (TR-261)

Potain est célèbre. Il soigne les gens les plus huppés et dispose d’une importante clientèle. Il est le médecin d’un compositeur célèbre, Vinteuil (LR) et de la marquise de Saint-Géron (JS)

Le médecin chef militaire à Donzières (JF) essaye, sans succès et maladroitement, de faire partie des relations d’un capitaine authentique aristocrate qui oubliera de lui annoncer son départ et sa mutation et l’ignorera, sitôt parti..

Le professeur E, presque ami du père et du grand-père, refuse de se déplacer pour examiner la grand-mère victime d’une attaque, parce qu’il dîne avec le Ministre du Commerce, et qu’il doit d’habiller à cet effet. Son inquiétude porte avant tout sur un de ses habits, déchiré, alors que l’autre qui n’a pas de boutonnière pour passer les décorations. Il pousse de grands cris de colère parce que la femme de chambre a oublié de percer la boutonnière pour les dites décorations. Pourtant, le même homme, qui a une phobie du maniement des ascenseurs, change totalement de compor-

tement quand il examine sa patiente, la grand-mère du narrateur: *“Mais là, si pressé qu’il fut, son air rogue changea, tant les habitudes sont fortes, et il avait celle d’être aimable, voire enjoué avec ses malades”*. (G—292) Il a le même geste de tirer sa montre qu’a son patron devant le docteur Antoine Thibault, après l’avoir examiné, et constaté qu’il était perdu.

On le retrouve, plus loin dans l’ouvrage, au cours d’une réception où il ne connaît personne

“Je fus arrêté par un homme assez vulgaire, le professeur E. Il avait été surpris de m’apercevoir chez les Guermantes. Je ne l’étais pas moins de l’y trouver car jamais on n’avait vu, et on ne vit dans la suite, chez la princesse, un personnage de sa sorte”. (SG-47)

Même là, il ne peut pas se départir du jargon médical.

“Il me parla de la grande chaleur qu’il faisait ces jours-ci, mais, bien qu’il fut lettré et eût pu s’exprimer en bon français, il me dit : Vous ne souffrez pas de cette hyperthermie ? (SG-48)”.

Le docteur de Boulbon est spécialiste des maladies nerveuses, élève de Charcot qui avant de mourir lui avait prédit qu’il règnerait sur la neurologie et la psychiatrie.

“Un grand médecin, un homme supérieur, d’une intelligence inventive et profonde”. (G-277)

Il est très cultivé, admirateur de Bergotte (Anatole France) *“pour lire son dernier livre paru le docteur de Boulbon faisait attendre ses malades”*.

En vacance à Balbec, on le consulte beaucoup. Il prescrit des traitements d’apparence bizarre mais il a toute la confiance du narrateur. Pourtant il se trompe sur le traitement et le pronostic de la maladie de la grand-mère, malgré un examen clinique excellent.

En vacances, il continue à exercer la médecine, suscitant la jalousie d’un confrère

“La conversation de Cottard était même en ce moment devenue aigre, car nous venions d’apercevoir le docteur du Boulbon qui ne nous vit pas. Il était venu passer quelque temps de l’autre côté de la baie de Balbec et on le consultait beaucoup”. (SG 187)

Pourtant intervient une inévitable restriction *“Peut-être même que Fagon était un aussi grand médecin que du Boulbon (la supériorité du génie compensant ici l’infériorité du savoir)”*. (TR-290)

Servais un des rares qui, à l’hôpital, n’hésite pas à mettre sa santé en péril pour sauver un malade mais qui, n’ayant pas eu le temps de passer les concours doit quitter l’hôpital de la Pitié et s’installer à Amiens. (JS)

Un médecin anonyme, qui ne figure que sous le nom de **“docteur”**, est le personnage de ce qu’on nommerait gag au cinéma. Le narrateur entend, au restaurant un consommateur dire *“J’aimerais mieux de la glycérine. Oui, chaude, très bien”*.

Il reprend avec humour *“J’avais voulu voir quel était l’ascète qui s’infligeait un tel menu. Je retournai vivement la tête vers Saint-Loup pour ne pas être reconnu de l’étrange gourmet. C’était tout simplement un docteur, que je connaissais, à qui un client, profitant du brouillard pour le chambrer dans un café, demandait une consultation. Les médecins comme les boursiers disent : je”*. (G-375)

Il serait, sans aucun doute, bien intéressant de parler des épouses des médecins, mais cela est une autre histoire.

Essai de synthèse

Les opinions sur la médecine sont multiples.

André Malraux la définissait ainsi “La médecine, issue du sacré ne se justifie que parce que les millénaires n’ont pas habitué l’homme à voir mourir”.

A chaque époque, l’état d’esprit des médecins prend une allure différente, selon l’air ou la mode du temps et selon la manière dont leurs contemporains les voient et celle dont ils veulent être vus.

Pourtant l’exercice de la médecine devrait conduire à la modestie tellement les résultats ne sont pas toujours conformes par automatisme scientifique à nos prévisions et à nos attentes. A juste titre, il est habituel de parler “d’Art médical”. La médecine, même si elle s’appuie, à juste titre sur des données des sciences, n’en est pas une. Elle se situe entre la science et l’artifice.

La médecine est un art, en ce sens que, comme tout art, elle exige l’intervention d’un être humain. Elle est basée sur l’expérience, qui est personnelle, à risque et non répétitive qui se distingue de l’expérimentation, impersonnelle, communicable et répétitive.

Une des fonctions de la médecine est la fonction du doute qui relève de la prudence, qu’il ne convient pas de confondre avec l’hésitation génératrice d’immobilité.

L’essentiel de la démarche clinique réside dans ce que l’on appelait le diagnostic différentiel, véritable jeu de pistes, dans lequel si l’on ne doute pas, si l’on est certain a priori du résultat, le risque est grand de suivre une fausse piste.

Cette manière de pensée et de raisonner se situe aux antipodes de la démarche diagnostique qu’est le diagnostic différentiel, ancré dans la fonction du doute.

Le pire dans la démarche médicale est justement la disparition du doute. Si tout est rattaché aussitôt à une cause, d’une manière péremptoire et définitive, si tout signe reçoit une explication immédiate, si rien ne reste inexpliqué, même au prix d’acrobaties verbales, si à chaque signe, à chaque symptôme répond une explication unique, nous sommes en présence d’un contre sens, caricature de la démarche médicale qu’il annule, la négation de l’essence même de la clinique médicale qu’il discrédite.

Parmi l’erreur essentielle de méthode dans la démarche médicale, nous trouvons chez Molière comme chez Proust, l’explication immédiate, univoque et irrévocable d’un signe ou d’un symptôme, l’affirmation en toute impudeur de fausses données, le pédantisme et le charlatanisme.

Suivons, rapidement, dans la littérature, la représentation donnée des médecins entre l’époque de Molière et celle de Proust.

Notre inévitable Barthez refusant la proposition flatteuse d’aller enseigner à Paris n’écrivait-il pas “Il y aurait des médecins et des jaloux, partout où il y aurait des médecins”.

Dans le Barbier de Séville le médecin, ridiculisé, est vieux, avare, cupide et licencieux. Joignant l'utile et l'agréable, il manigance son mariage avec sa riche pupille, mettant d'un seul coup une fortune dans son coffre et une appétissante jeune fille dans son lit.

Chez Voltaire, l'optimisme du docteur Panglos exprime humoristiquement la croyance du siècle en idéologies rousseauistes plus ou moins annonciatrices de lendemains présumés musiciens.

Avec Balzac dans *Le Médecin de Campagne*, maire et rénovateur de son village alpin au XIX^e siècle, émergent les préoccupations humanitaires et sociales utopiques d'Enfantin, Fourier, qui, un siècle plus tard, réapparaîtront sous une forme moins idéalisée chez Soubiran, tandis que Jules Romains mettra en scène le triomphe de la médecine grâce à un charlatan manipulateur de la crédulité publique et de l'angoisse devant la maladie, sorte de retour au médecin de Molière

Thomas Mann dans *La Montagne Magique* soulignera le rôle de la médecine dans la culture de la pathologie chronique

Pour Céline, son œuvre l'apparente au roman picaresque espagnol, accommodement cynique avec la perspective de la fin d'un monde sans espoir et surtout sans espérance.

Essayons d'isoler ce que Molière attribue aux médecins vrais ou faux, ces derniers caricature souvent fidèle des premiers. Ne retrouvons-nous pas chez Proust, en dehors des similitudes souvent notées avec Molière sur la caricature, un reproche non exprimé mais présent à tous les niveaux : la soif du pouvoir, non pour l'exercer, mais pour le détenir.

La caricature se construit sur la réalité et révèle l'image, que les contemporains se font, de ceux à qui ils confient leur santé.

Nous avons décrit ce que nombre de leurs contemporains pensaient des médecins à l'époque de Molière. Aussi sa caricature est-elle à la fois plus globale, plus rude et plus grossière.

Proust fréquente essentiellement un milieu d'aristocrates, de riches bourgeois, d'intellectuels et d'artistes. C'est sans doute un peu leur opinion qu'il traduit. Sa critique est plus subtile, aussi féroce, sous une forme implacablement convenable. Son milieu est plus policé que celui de Molière. Sa liberté n'est pas limitée par l'humeur et la faveur royale. Elle l'est par l'opinion de son monde clos, peu ouvert sur celui qui l'entoure.

Ce qu'il reproche aux médecins, c'est quelquefois leurs erreurs, mais surtout de ne pas appartenir à sa caste dont les sépare moins la fortune ou la situation professionnelle que la culture qui pour lui se confond avec l'érudition, et surtout avec l'intelligence, confusion redoutable, qui aura sa suite chez les intellectuels ou présumés tels du XX^e siècle.

Qu'est-ce qui leur est commun ?

Essayons d'aller plus en profondeur, chez l'un comme chez l'autre, et de considérer ce qui sous-tend, dans leur œuvre, à travers les attitudes professionnelles, sociales ou relationnelles, la soif de considération, d'argent, de réussite, d'intégration dans un milieu dont souvent ils ne sont pas issus et qui ne les tolère que pour les services qu'ils peuvent lui rendre, et dont, quand ils en sont issus, ils ont conservé en plus toute la morgue et le mépris, nous ne pouvons que retourner à la quête du pouvoir, non pour l'exercer mais pour le détenir.

C'est **la soif du pouvoir** qui conditionne leur mode de pensée

L'analyse sémantique relève le glissement d'un signifiant à un autre signifiant inadéquat, l'inadéquation entre signifiant et signifié par l'introduction de sens nouveaux, peu connus ou inexacts que l'on retrouve de nos jours autant dans les textes et les discours officiels que dans le délire paranoïaque.

Les médecins, chez les deux auteurs, constituent une caste, définie par Larousse comme "un groupe social hiérarchisé, endogame et héréditaire".

Toutes les castes, la caste des médecins n'y échappe pas, ont et on toujours eu pour objectif plus ou moins inavoué la quête du pouvoir, plus pour le détenir ou en exhiber les insignes que pour l'exercer, puisque l'exercice du pouvoir introduit la responsabilité.

Développons cette hypothèse

Qu'est-ce que le pouvoir ?

Ce terme de pouvoir est investi d'une signification quasi mystique, et chacun, ici et là, peut y aller de ses fantasmes, dont le propre est de ne pas correspondre à la réalité, mais à nos préoccupations, à nos souhaits inconscients et à notre histoire personnelle.

La définition exacte du pouvoir, je pense que le terme latin de *poussa* contient le verbe être, *sum* = je suis. Le pouvoir est le fait de réaliser ses projets, de transformer ses idées en actes et ses rêves en réalités. Le pouvoir est de créer, d'engendrer. S'il crée, il suscite de l'angoisse car il provoque des changements. Comme tout changement, la vie, changement perpétuel, secrète de l'angoisse.

Un sujet A a un pouvoir sur un sujet B quand il obtient que le sujet B fasse, par un moyen quelconque, ce qu'il n'aurait pas fait sans son intervention. Un sujet quelconque a un pouvoir s'il obtient d'un groupe une action qui n'aurait pas eu lieu sans son intervention. Les sociologues définissent le pouvoir comme la gestion de l'incertitude de l'autre.

L'histoire et l'expérience nous apprennent qu'il n'existe pas de pouvoir absolu et qu'aucune institution ne peut vivre et progresser sans un pouvoir qui l'anime.

Tout pouvoir doit se justifier a priori. Tout pouvoir se détient par délégation. Tout pouvoir se transmet. Tout pouvoir doit avoir un équilibre. C'est là le secret du pouvoir créateur pour éviter qu'il ne devienne à son tour destructeur.

Quelles sont les différentes formes de pouvoir ?

Il en existe plusieurs modèles. On peut d'abord distinguer le pouvoir apparent du pouvoir réel.

Le pouvoir réel est à celui qui prépare les projets et les décisions et les fait avancer, aboutir et appliquer. Les discours sur les estrades ou dans les salons à la mode ne traduisent qu'une illusion du pouvoir. Ils ne sont que des insignes sans signification.

On distingue aussi le pouvoir naturel héréditaire, pouvoir de moins en moins représenté, le pouvoir charismatique, dû à l'ascendant sur les autres et enfin,

Le pouvoir fonctionnel.

Il existe dans toute institution, toute société, toute nation :

1 - UN POUVOIR LÉGITIME qui exige le savoir, les projets et la capacité de les mettre en pratique. C'est aussi le fait de l'exercer dans l'intérêt général, dans le droit fil du but à atteindre.

2 - UN POUVOIR LÉGAL défini par la loi, limité par elle, équilibré par elle avec des moyens de recours contre les abus.

Le pouvoir légal et le pouvoir légitime ne sont pas antinomiques. Il est toujours bon pour un pouvoir légal d'avoir quelque part sa légitimité.

Il arrive quelquefois que le pouvoir légal ne soit pas le pouvoir légitime. Même si momentanément le pouvoir légitime peut apparaître comme perdant, l'Histoire nous confirme que la légitimité, fut-ce après une longue absence, l'emporte.

3 - DES POUVOIRS PARALLÈLES,

4 - enfin DES POUVOIRS OCCULTES. Ces deux derniers s'exercent le plus souvent à l'encontre du but à atteindre et de l'intérêt général

L'expérience montre que celui ou ceux dans une entreprise qui ont le plus de possibilité de faire avancer, de modifier et aussi de freiner ou de faire échouer les projets, sont ceux qui sont capables de convaincre les autres par le discours, de leur faire partager leurs convictions, et aussi ceux, souvent les mêmes, qui détiennent le plus d'informations, contrôlent le plus d'incertitudes sur les autres.

C'est la détermination, enfin, qui assure la réussite et son défaut, l'échec..

L'exercice du pouvoir authentique qu'il soit charismatique, légitime ou légal, est indispensable pour réaliser une politique d'harmonie et de création. Il consiste à agir sur l'événement, après l'avoir soigneusement analysé, en le dirigeant, le modifiant, l'infléchissant, dans le droit fil de l'intérêt général. C'est ouvrant le dialogue, de réussir à améliorer le sort des individus, à favoriser la création et aussi l'évolution des techniques, des sciences, des Arts et des mœurs, en se tenant éloigné de l'esprit de caste, de clan, de corporation ou de chapelle et sans en retirer un bénéfice personnel.

Il a pour contrepartie la responsabilité qui exige de rendre compte des actes accomplis.

L'exemple mythique nous en est donné par Cincinnatus

Le pouvoir détenu tend à retirer de la situation tous les bénéfices possibles légaux ou non, à procurer des avantages à la caste à laquelle on appartient et à s'y maintenir par tous les moyens. Il va de soi que les détenteurs s'exonèrent de toute responsabilité. S'ils admettent à la rigueur d'être responsables, ils refusent la culpabilité.

Comment cet appétit de pouvoir, on peut dire cette soif de pouvoir tellement elle est inhérente à leur nature, vulgairement tellement elle leur colle à la peau, est-il représenté chez les médecins, par Molière ?

Comment l'est-il également exprimé par les médecins chez Proust ?

Ce pouvoir-là entre dans le chapitre des pouvoirs légitime, légal, parallèle et occulte. La difficulté réside dans le repérage du franchissement des frontières

On peut le ressentir selon plusieurs niveaux chez les personnages de vrais ou de faux médecins puisque les uns et les autres sont interchangeables : le caractère, le comportement, le langage, la langue, les habitudes, le mode de pensée, les références éthiques.

Pour alléger noter propos, nous ne citerons, oralement que les résumés des caractéristiques du pouvoir détenu et non exercé qui se manifestent par :

1 - Le comportement et le caractère

Le maintien du pouvoir demande plusieurs conditions. La première est la rétention de l'information qui peut être réalisée de plusieurs manières sur lesquelles nous reviendrons.

Citons aussi l'absence de dialogue et le refus de discuter la moindre opinion différente et la vie dans un monde clos.

La formation des futurs médecins dans de telles institutions fermées ne les habitue pas à l'ouverture, à l'accueil de l'opinion des autres, à la discussion et accentue leur esprit de caste.

Nous pouvons noter l'autoritarisme. Le manque de retenue et la colère quand le patient refuse les soins, la mise à distance de l'interlocuteur, l'essai de manipulation, la tenue vestimentaire, la mise en scène, le recours à l'apparence tous signes de l'inauthenticité de la relation.

Un comportement peu en rapport avec les paroles exprimées, la rapacité, la cupidité, l'amour immodéré de l'argent, le manque de scrupules moraux,, l'immoralité, le sentiment d'impunité, la suffisance et la vanité complètent le tableau.

2 - Le langage se montre plus ou moins ésotérique, ampoulé, impénétrable, abscons. Le raisonnement est vicié dans son principe. Le double discours. Les réponses toutes faites, répétant un dogme

Un recours au latin, au grec, à un hébreu plus ou moins fantaisistes ou à des termes techniques peu connus, les réponses toutes faites et toutes prêtes, répétant un dogme et s'appuient sur des auteurs anciens respectables, dont les emprunts qui sont faits à leurs textes, sont soit faux, soit mal interprété, soit déformé soit appliqué faussement à la situation actuelle. Alternant truismes et sophismes, n'y manquent ni les syllogismes, ni les évidences, ni les réponses à-côté ni ce que l'on a coutume d'appeler la langue de bois, ni les affirmations péremptoires, destinés à masquer l'ignorance et l'incompétence,

3 - La langue :

Elle comporte un excès d'adverbes de manière, un adoucissement des expressions, une emphase du discours. Elle se manifeste par le vide et le maniérisme. Des termes techniques sans rapport avec la réalité, des sigles multipliés, inaccessibles à qui n'est pas initié, finissent de la renfermer sur elle-même, dans une sorte de jargon qui interdit volontairement ou non la communication et l'échange.

4 - La rétention de l'information

Elle représente un élément capital dans la conquête et l'exercice du pouvoir. C'est au carrefour des informations et de leur contrôle qu'il se manifeste.

5 - Le mode de pensée

Ces médecins ne préparent pas l'avenir, ils le subissent, comme tous ceux qui n'ont pas pris conscience que ce n'est pas par des travaux même exemplaires et répétitifs sur la bougie que l'on a découvert l'électricité. Chez eux, l'idéologie brouille les schémas et les rend dépourvus d'interactions. L'anticipation ne les touche pas faute de projets porteurs. L'idéologie l'emporte sur la réalité dont elle ne tient aucun compte.

Dans la démarche intellectuelle, la certitude remplace le doute.

6 - Les références constamment alléguées à une éthique professionnelle.

Cette recherche du pouvoir est l'expression d'une conception particulière de la profession. Dès qu'une question trop délicate est posée, la réponse met en avant l'éthique. Toute action, toute démarche collective est avancée comme procédant de l'intérêt des malades. Il faut reconnaître qu'elles le sont quelquefois.

Une exceptionnelle vanité s'accompagne d'un sentiment de supériorité.

Une indifférence aux autres privilégie sans scrupule l'intérêt particulier de la profession à l'intérêt général.

L'indifférence devant la souffrance, la douleur ou la mort des autres, tant dans les cabinets que dans les hôpitaux ou les cliniques, recouvre au mieux de l'indifférence, au pire un mépris l du prochain

Tout est bon pour obtenir la conservation du pouvoir. L'abus de la crédulité des gens, toujours plus sensibles à l'apparence qu'à la réalité qu'elle masque, permet une certaine et apparente réussite bien qu'elle. n'exclue pas le cynisme

La vérité est souvent ce qui se dissimule sous le discours, le rend fiable et acceptable ou fallacieux et trompeur

Nous pourrions ajouter: l'absence de projets porteurs d'avenir et surtout la perte du sens du sacré, qu'il est impossible d'enfreindre, tributaire d'un sens moral intact, et dont des usages, des habitudes et des rites assurent le respect.

Conclusion

Notre exposé ne caractérise pas seulement la médecine et les médecins, encore qu'il ne convienne pas d'identifier l'une aux autres. Dans toutes les activités humaines existent et fonctionnent des castes fermées sur elles-mêmes, malthusiennes dans leur recrutement, imperméables aux changements, hostiles aux idées nouvelles, rebelles à l'originalité, frileuses dans leur fonctionnement, méprisantes envers les étrangers à la caste, égoïstes, ne concevant le monde qu'en fonction et à partir d'elles-mêmes, dépourvues d'humour et de retour sur elles, ne se remettant jamais en question, sous le couvert d'un discours moralisateur et trompeur que l'on nommerait aujourd'hui la langue de bois. Ces castes exercent un véritable pouvoir parfois légal, souvent parallèle, accessoirement occulte, rarement légitime.

En renonçant, lors de son entrée dans l'ère dite scientifique, à son caractère sacré originel, la médecine a laissé une place vide, peu à peu comblée par tous ceux, honnêtes ou pas, qui ont su entendre l'inquiétude du sujet malade et de son entourage, contrôler l'incertitude, cultiver les rêves, quelquefois manipuler l'irrationnel et l'angoisse de ceux qui ne veulent pas devenir malade, de tous ceux qu'anime ce vieux rêve de l'homme : l'accès à l'immortalité, auquel seul pouvait répondre l'esprit religieux.. Si le médecin ne veut pas remplir la fonction de guérisseur, le malade court chez le guérisseur.

Aucune institution, aucune société, aucune nation ne peut vivre et même survivre sans que s'exerce un pouvoir créateur, exercé dans le droit fil de l'intérêt général. Mais un tel exercice exclut nécessairement la facilité. Aussi n'est-ce pas lui qui est recherché par tant d'hommes, en lutte avec d'autres hommes, mais ses insignes, sa caricature, ses avantages matériels et le devant de l'estrade aux cérémonies. Celui-là est tentateur. Rappelez-vous chez Anatole France le rêve de Satan !

Chaque fois que les médecins ont été dépouillés, souvent avec leur accord tacite, de leur pouvoir légitime, ils ont immanquablement essayé de récupérer un pouvoir parallèle ou occulte, c'est à dire un leurre, une contre façon du pouvoir.

Le vrai pouvoir, le pouvoir véritable, le pouvoir légitime, on ne le conquiert pas, on le ramasse.

Imitant Miguel de Unamuno dans une séance mémorable, je conclurais "J'ai terminé".

NOTE

Chaque citation, est suivie, entre parenthèses des références suivantes:

Pour les ouvrages de Molière, de la scène et de l'acte :

AM : l'Amour Médecin

MP : Monsieur de Pourceaugnac

JB : La Jalousie du Barbouillé

DJ : Don Juan

MI : Le malade Imaginaire

Pour ceux de Proust, de la page d'édition

AS : Un Amour de Swann

JF : A l'Ombre des Jeunes Filles en fleur

G : Le côté de Guermantes

SG : Sodome et Gomorre

P : La Prisonnière

AD : Albertine disparue

TR : le Temps Retrouvé

OUVRAGES DE PROUST CONSULTÉS

La recherche du Temps perdu Editeur

- Du côté de chez Swann (-Combray – Un Amour de Swann), Paris, Gallimard, 2007, folio classique
- A l'ombre des Jeunes Filles en Fleurs, et les suivants, Paris, NRF, Gallimard, édition 2008.
- Le côté de Guermantes
- Sodome et Gomorrhe
- La Prisonnière
- Albertine Disparue
- Le Temps Retrouvé

Jean Santeuil, Paris, Gallimard, quarto, édition 2001

les **Œuvres complètes de Molière**, Genève, 1975, Famot éditeur

AUTRES OUVRAGES

BEHARD (Serge) : L'univers médical de Marcel Proust, Paris, Gallimard, 1970, Cahiers Marcel Proust 1,

HALLE (Stéphanie) : Proust et la médecine

MAURIAC (François), Du côté de chez Proust, paris, La Table Ronde, 1947

MAUROIS (André) : A la recherche de Marcel Proust, Paris, Hachette, 1949

SOUPAULT Robert : Marcel Proust du côté de la médecine, Paris, Plon, 1967